Ce rêve, je l'écris maintenant, cet après-midi, dans ma chambre qui ressemble à une alvéole, un peu pour exercer ma plume, et cela tandis que l'homme aux pigeons se remet à *vociférer*, à ronchonner contre sa vieille, ce ronchonnement qui s'enfle et

Paul Nizon

L'année de l'amour

roman traduit de l'allemand
par Jean-Louis de Rambures

décroît tour à tour, jusqu'à ce qu'elle, de sa voix stridente et éraillée, lui ait cloué le bec une bonne fois, un rapport de forces ; tandis que le nouveau-né piaille, ce n'est pas vraiment un piaillement, plutôt un râle […].

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Il y a dans ce roman une phrase flexueuse qui se déroule sur seize pages et correspond à une course nocturne en autobus dans Paris. Elle est exemplaire et ramasse à elle seule tout le propos du livre de Paul Nizon. Le narrateur qui la formule s'efforce, en effet, de ne laisser échapper aucun signe qui, venu de cette cité et des gens qui la hantent, le révélerait un peu mieux à lui-même. Car à Paris, il s'est installé dans l'idée que seule la ville, chère au cœur des créateurs, lui apprendrait s'il en est un. L'étranger dont nous suivons ainsi la quotidienne errance succomberait sans doute aux pièges multiples d'une telle aventure s'il ne s'agissait en fait d'un véritable écrivain qui découvre dans l'amour et la disponibilité le moyen de donner un sens lumineux au foisonnement qu'il affronte.

PAUL NIZON

Né en 1929 à Berne, Paul Nizon vit à Paris. L'essentiel de son œuvre est publié en France par les éditions Actes Sud et Jacqueline Chambon. De multiples prix littéraires lui ont été décernés en Suisse, en France et en Allemagne.

DU MÊME AUTEUR

L'ANNÉE DE L'AMOUR, Actes Sud, 1985 ; Babel n° 9, 1989.
STOLZ, Actes Sud, 1987 ; Babel n° 48, 1992.
DANS LE VENTRE DE LA BALEINE, Actes Sud, 1990.
IMMERSION, Actes Sud, 1991 ; Babel n° 796, 2007.
CANTO, éditions Jacqueline Chambon, 1991.
MARCHER À L'ÉCRITURE, Actes Sud, 1991.
GOYA, éd. Flohic, 1991.
DANS LA MAISON LES HISTOIRES SE DÉFONT, Actes Sud, 1992.
L'ŒIL DU COURSIER précédé *DE MES ATELIERS*, Actes Sud, 1994.
L'ENVERS DU MANTEAU, Actes Sud, 1997.
"THESAURUS", ŒUVRES AUTOFICTIONNAIRES, Actes Sud, 1997.
CHIEN, Actes Sud, 1998 ; Babel n° 670, 2005.
ADIEU À L'EUROPE, Actes Sud, 2003.
MARIA MARIA, en collaboration avec Colette Fellous, Maren Sell, 2004.
LES PREMIÈRES ÉDITIONS DES SENTIMENTS. JOURNAL 1961-1972, Actes Sud, 2006.
LA FOURRURE DE LA TRUITE, Actes Sud, 2006.
LE LIVRET DE L'AMOUR. JOURNAL 1973-1979, Actes Sud, 2006.
LE RAMASSEMENT DE SOI. RÉCITS ET RÉFLEXIONS, Actes Sud, 2008.
LES CARNETS DU COURSIER. JOURNAL 1990-1999, Actes Sud, 2011.

Titre original :
Das Jahr der Liebe
Editeur original :
Suhrkamp Verlag, Francfort-sur-le-Main
© Paul Nizon,1981

© ACTES SUD, 1985, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02873-2

PAUL NIZON

L'année de l'amour

roman traduit de l'allemand
par Jean-Louis de Rambures

ACTES SUD

Le traducteur est heureux d'exprimer sa gratitude à Hermann Baümer qui l'a aidé de ses conseils.

Ce rêve, je l'écris maintenant, cet après-midi, dans ma chambre qui ressemble à une alvéole, un peu pour exercer ma plume, et cela tandis que l'homme aux pigeons se remet à *vociférer*, à ronchonner contre sa vieille, ce ronchonnement qui s'enfle et décroît tour à tour, jusqu'à ce qu'elle, de sa voix stridente et éraillée, lui ait cloué le bec une bonne fois, un rapport de forces ; tandis que le nouveau-né piaille, ce n'est pas vraiment un piaillement, plutôt un râle, mais à la vie ou à la mort, un combat désespéré, avec pour toute arme cette voix de nourrisson au bord de la suffocation, de l'asphyxie ; tandis que d'une fenêtre en dessous monte sans relâche le rythme entêté, orgiaque, d'un orchestre rock ; venues de plus loin, des voix quelconques mêlées de rires et, par-dessus le marché, le débit monotone, mécanique, entrecoupé de bruits variés, de parlotes échappées d'un poste de télévision

l'après-midi cependant touche à sa fin, mais comme nous avons l'horaire d'été, soit une heure

d'avance, il est à peine quatre heures, et moi j'écris ce rêve dans lequel je me trouve à Rome, cette ville qui revient toujours dans mes rêves, et là je m'approche de cette porte étroite, de ce boyau au détour duquel on découvre le paradis ou l'ivresse, je descends une dégringolade d'escaliers mais la porte étroite qui mène à l'ivresse ne se trouve pas si facilement

n'empêche que j'y étais il y a deux heures et que j'y ai rencontré Livia, une fille du temps où j'étais boursier; dix-sept années ont passé et elle a vieilli, cela se voit, pourtant elle est restée la même, avec sa peau constellée de tavelures et sa chevelure rousse, il paraît qu'elle a toujours vécu à Naples depuis lors – son père, je m'en souviens maintenant, était professeur – elle se trouvait donc là en compagnie de quelques autres types du même âge, curieusement tous sont restés des boursiers, moi seul excepté, sans le vouloir je m'approche d'eux, occupés à boire du thé ou à pique-niquer derrière un pan de mur envahi d'un fouillis de plantes grimpantes et épineuses, au feuillage rude et persistant; ils ne m'accueillent pas les bras ouverts, ne me chassent pas non plus et je m'assieds au milieu d'eux, sur ce banc garni d'oisifs, pour un peu j'aurais l'impression d'être invisible, ou de faire partie d'une autre réalité; je suis au milieu d'eux mais ils sont entre eux et m'ignorent

mais voici qu'apparaît sous la table, à mes pieds, un chat qui se met à jouer avec ma chaussure,

il finit par se coucher sur le dos, par jeu, mais avec une certaine brutalité, il donne des coups de griffes, s'agrippe maintenant à ma chaussure, à mon pied, j'ai beau m'efforcer de le faire lâcher prise, je constate qu'il n'y a rien à faire, il faudrait que je le prenne par la peau du dos et l'envoie promener ou que je lui flanque un bon coup de pied ; en désespoir de cause je me tourne vers les occupants du banc de pierre pour les appeler à la rescousse, c'est à eux de me débarrasser de ce chat, ils ne manifestent aucune réaction et je me rends compte à présent que je suis au milieu d'une assemblée de défunts à moins que ce soit moi le défunt parmi les vivants – toujours aucun signe de vie, ils font comme si je n'existais pas

nous voilà maintenant en route, les éternels étudiants et moi, entassés dans une sorte de chariot ; installé, à l'avant, je n'arrive plus, en fin de compte, à diriger l'attelage, cela va trop vite et se terminera par une culbute

un peu plus tard ladite Livia se tourne vers moi, elle est devenue plutôt forte et a beaucoup grandi, elle qui était jadis maigre comme un clou et se prenait pour une sylphide, elle me demande si je suis toujours journaliste, et moi je lui réponds, presque outré, que je n'exerce plus ce métier depuis belle lurette, que je suis vraiment maintenant un écrivain vivant uniquement et professionnellement de sa plume, oui, c'est bien ce qu'elle avait entendu dire, mais à son avis je

m'en tirerai pas, comme je proteste énergiquement, elle se tourne déjà vers quelqu'un d'autre ; que peut bien signifier un rêve comme ça, je ne m'en éveillai pas néanmoins tout joyeux en entendant le vacarme et les voix de ma cour, cette avalanche de vie humaine, française, de vie parisienne, qui se déverse avec fracas dans ma cour, ces débris de chansons, de conversations, ce grondement vital qui jamais ici ne cesse. *Et la vie ne s'y épuise jamais*, avais-je écrit autrefois en pensant à cette autre terre, la terre espérée ou promise de la vie inépuisable et éternelle

à présent je songe dans ma chambre à Dorothée, c'est ainsi que se nomme la petite dans la *"maison de rendez-vous"* de Madame Julie, j'avais jeté mon dévolu sur elle au milieu de la ronde des filles qui défilaient en trottinant dans le salon grandiose de Madame Julie et c'était un bon choix ; il n'est pas si facile de se décider aussi vite lorsqu'elles sont si nombreuses à s'avancer l'une derrière l'autre vers toi qui es assis au bar, à te sourire tout en te tendant la main, tandis que Madame Julie t'annonce au fur et à mesure leur nom et que toi tu essaies de te faire ta petite idée et de retenir le nom qui bien entendu est un nom de guerre, la suivante est déjà là – j'avais fait cependant mon choix sans hésiter, bien que deux ou trois autres eussent pu faire l'affaire

là-haut, je la regardai de plus près, n'étant pas tout à fait sûr que ce fût bien la bonne, mais elle avait toujours l'air aussi mignonne, très mignonne, ici dans notre chambre à coucher fastueuse, elle avait des cheveux souples, décolorés, coupés court, avec ce visage impertinent de Française au milieu duquel brillaient divinement des yeux rieurs et pleins de gentillesse qui vous offraient d'avance une charmante camaraderie, la bouche était séductrice, pleine sans être trop grande, avec des lèvres ourlées, *comme légèrement gonflées par une piqûre d'abeille*, ai-je lu quelque part, trouvant que c'était merveilleusement dit, je remarquai immédiatement que ses cheveux étaient teints ; en réalité c'est une brune, mon Dieu qu'elle est belle quand elle se tient ainsi, toute nue, occupée à retirer son étroite robe du soir noire et qu'en dessous elle ne porte rien d'autre ; elle est vraiment belle, me dis-je, quel galbe extraordinaire, quel moelleux, quel arrondi dans sa sveltesse, superbe, cette façon de cambrer le ventre, les fesses et les cuisses, sans exagération mais d'une manière enjôleuse, c'est le genre de corps qu'on aimerait boire – *vous avez un corps léger*, dit le bandit du roman de Robert Walser en s'adressant à sa logeuse, fichtre, c'est dit d'une manière si gentiment gauche et si peu érotique, alors que ce corps, lui, proclame malgré toute sa sveltesse le mot femme, c'est vraiment étrange chez une fille aussi jeune, ses seins étaient tendus de façon si provocante, durs et

fermes, légèrement incurvés vers le haut, oui, une fille comme cela, on voudrait la lamper, la gober comme une huître ; pendant ce temps elle se lave sans la moindre retenue sur le bidet et moi, debout dans l'embrasure de la porte, je bavarde avec elle, lorsque nous nous retrouvons ensuite dans le vaste lit je prends possession de tout cela, tous nos membres sont unis dans cette merveilleuse preuve de confiance qui n'existe que dans l'amour, tu le vois bien à ma toison, dit-elle, que je ne suis pas une vraie blonde, et elle m'a raconté avec le plus grand naturel toute sa vie

Dorothée avait travaillé dans un magasin de mode, elle était à la vente, mais s'est également occupée des achats, et lorsqu'on s'était agrandi, qu'un étage supérieur était venu s'ajouter à la boutique et qu'elle en fut responsable, toute seule là-haut, elle s'était dit, maintenant il va y avoir une augmentation de salaire, elle ne gagnait pas même deux mille francs ; plutôt dans les mille, dit-elle, mais le chef ayant refusé, elle avait dans un mouvement de colère instinctif rendu son tablier ; elle n'a même pas travaillé une année là-bas, et désormais, elle est chez Madame Julie, elle a un petit ami, qui a vingt-huit ans et compose de la musique pour des chansonniers, il a même écrit pour Sardou, je ne connais pas, dis-je, quoi, tu écoutes tout de même la radio, tu regardes la télé, ce n'est pas possible que tu ne connaisses pas Sardou

une fois au lit, ces mille et une manières de se frotter l'un contre l'autre, de se caresser et de s'embrasser de plus en plus frénétiquement, et cette jeune fille, cette femme dans le corps d'une jeune fille nommée Dorothée, lorsqu'elle repose ensuite dans le lit, elle met les mains sur ses seins et sur son ventre, l'une en haut sur les seins, l'autre en bas sur le ventre, ce n'est pas vraiment un geste d'autodéfense car en dessous elle est nue, relaxée, les jambes écartées et détendues, qu'est-ce que tu fais avec tes mains, c'est mignon, lui dis-je, mais pourquoi le fais-tu. Ça, dit-elle, c'est toujours ainsi que je dors, en tout cas c'est ainsi que je me retrouve à mon réveil. Peut-être est-ce la posture que prend un tout petit enfant pour se caresser, je n'ai à vrai dire pas d'expérience dans ce domaine

mais *c'est* de l'amour, me dis-je, puisque tout est là comme dans l'amour véritable, les baisers sans fin, les mille manières de s'enlacer, sans oublier l'acte proprement dit, accompagné de toutes sortes de grognements, soupirs et petits cris, des halètements conjoints, c'est vrai qu'on s'aime quand on se plaît ensemble et que les membres et la peau des deux partenaires se désirent, autrement, on ne se laisserait jamais aller et

et à présent je suis à une table de café par un petit matin dominical, place Clichy, en septembre, une matinée rayonnante de clarté et mordante

de froid, je regarde la rue d'Amsterdam avec son petit bout de ciel, si beau, strictement canalisé, circulation encore clairsemée, nous sommes assis à la terrasse, à l'abri de la marquise, Beat et moi, Beat porte son Burberry, qui lui va bien car il est grand et mince, l'imperméable anglais en tout cas lui va à la perfection, flotte même légèrement quand il marche ; nous sommes assis, Beat, avec son crâne de guerrier batutsi, ses yeux sombres et scrutateurs, vaguement ironiques derrière les lunettes à monture d'acier, lui le touriste, moi l'autochtone, mais que peut bien vouloir dire le mot autochtone dans une ville comme celle-ci, disons plutôt : je suis ici celui qui disparaît, une mouche, un pou, un atome, un fugitif, ah que je suis heureux Beat, dis-je, d'être parvenu à mes fins, d'avoir réussi à couper le cordon ombilical, à passer de l'autre côté, tu ne trouves pas, c'est comme un nouveau départ dans la vie, à près de cinquante ans, tu ne trouves pas, dis-je, je lui répète ce qu'en pensent certaines gens, à savoir que toutes ces déclarations de changement de résidence, ces formalités officielles, cette expatriation sanctionnée par la loi, que tout cela est en réalité parfaitement inutile, que ce ne sont que des simagrées, avec tous les inconvénients inhérents, tels que la perte de ma mutuelle, de mon assurance maladie, des points de retraite et du droit de réversion pour le conjoint survivant, des inconvénients indiscutables à les en croire, dis-je

à Beat. C'est comme un acte de mariage, cela induit une situation irréversible, c'est un risque indéniable, dit-il, et cela crée une différence, aucun doute. Il veut parler de la différence avec le touriste qui, c'est vrai, garde un lien avec son pays, même si sa vie se passe à le quitter pour séjourner à l'étranger. C'est comme si l'on coupait les ponts, c'est l'aventure, dit mon cher Beat et je me dis soudain que c'est moi qui vais désormais l'accueillir et le régaler, moi qui suis maintenant sur l'autre rive, en liberté, *oh, pied désentravé*, écrivis-je un jour avec nostalgie

Beat avait les yeux encore collés par le sommeil, la peau blafarde et brouillée, le teint d'un noctambule, tu as fait la fête hier soir, hein, Beat. C'est en effet le cas bien que je ne réussisse à lui en soutirer que des bribes.

Je suis assis à cette table de café, comme s'il s'agissait du Nouveau Monde, comme un émigrant, je me sens libre comme l'oiseau sur la branche, j'éprouve de la gratitude envers ma mère nourricière, cette grande et antique cité qui s'étale sous mes yeux, une certaine fierté également pour l'extraordinaire spectacle qu'elle donne d'elle-même dans la lumière glaciale de ce matin de septembre, place Clichy, histoire de faire un peu le mariolle, je traverse la place et vais chercher des cigarettes. J'ai remis à la réception du respectable hôtel de Beat les deux lettres que j'ai écrites au milieu de la nuit, dans un état de

joie insensée, tandis qu'un concert de jazz passait à la radio ; désormais, je me sens totalement disponible. Il va falloir que nous levions l'ancre, Beat, attends pour te goinfrer ; je me propose de l'entraîner dans la gargote portugaise que j'ai récemment découverte à la sortie de la ville, là-bas, presque à la porte de Clignancourt. Pour tuer le temps, nous faisons un grand détour par la place des Abbesses, descendons ensuite le boulevard Rochechouart, faisons en outre un crochet par les rues arabes, si décriées, mais si merveilleusement animées, avec ce brin d'étrangeté dû au fait qu'elles sont absolument hermétiques à notre sensibilité – elles affichent des noms comme rue de la Goutte-d'Or ou rue de Chartres, mais n'en sont pas moins de vrais morceaux d'Orient. Puis c'est le boulevard Barbès avec le grouillement de son marché dominical et, plus loin encore, le boulevard d'Ornano. Sauvé, je suis sauf. C'est le chant d'allégresse qui éclate et murmure en moi au long de notre flânerie

un peu comme cet autre chant d'allégresse, la clarinette de ce jeune homme, étudiant sans doute, qui, accompagné de deux gratteurs de banjo et d'un bassiste, jouait récemment, ce devait être la semaine passée devant le Printemps, une foule considérable, clouée sur place, se pressait sur le trottoir devant le grand magasin, jeunes et vieux, hommes de toutes couleurs, enfants, et de temps à

autre quelqu'un s'avançait pour déposer une petite pièce dans l'étui de l'instrument placé sur le sol ; il y avait quelque chose de si touchant dans ces allées et venues individuelles, à la manière des entrées et sorties d'un comédien venant saluer sur le plateau, rien à voir avec un geste que l'on accomplit "comme ça en passant", ces individus, ces donateurs, s'empressaient en effet de rentrer dans le rang des auditeurs, c'était une action de grâces, oui, un acte individuel comme on s'incline à l'église devant un autel, c'était à la fois le dépôt d'une obole ou d'une couronne, une génuflexion, un acte de foi. Ces individus qui se détachaient soudain de la foule pour s'avancer ainsi vers les quatre jeunes musiciens ou artistes ambulants, les uns craintivement, parmi eux de très vieilles gens, d'autres avec précaution, comme s'ils avaient peur de déranger, mais tous venaient témoigner ; quoi au juste ? leur reconnaissance, leur complicité, leur solidarité ?

Un spectacle passionnant, la clarinette surtout, qui jaillissait de ce tout jeune type comme un appendice buccal, une trompe, et qui semblait liée, soudée à la joue gauche dilatée, gonflée par le souffle, et le petit mec faisait lui aussi corps avec la musique, avec cet air de clarinette, à la fois strident, exultant, merveilleusement filé, vibrant aux quatre coins du ciel, qui vous soulevait et vous emportait, le garçon tout entier n'était que musique, révolte, plainte et consolation, on

voyait littéralement jaillir les cascades de notes de sa bouche, de son corps que parfois – comme s'il guettait quelque chose ou voulait s'exalter encore plus – il pliait soudain en deux, l'instrument tourné vers ses trois camarades, une provocation, un coup de fouet, et de fait, les gars aux banjos et le petit gros à la basse intensifiaient visiblement leur jeu

tout cela sonnait, geignait, exultait, fouettait, fouettait nos sentiments. Parfois, lorsque les banjos se mettaient de la partie, ou que le bassiste entonnait un solo, il s'asseyait sur le rebord de la vitrine, tout petit, penché en avant, battant la mesure avec son pied droit, et très doucement, presque dans un murmure, il plaçait sa propre partie dans le jeu des autres jusqu'au moment où celle-ci l'emportait à son tour et que l'air et nos cœurs se fussent mis à voler en éclats. Tous étaient cloués sur place, entre les musiciens et les spectateurs, il n'y avait point d'autres liens que celui, irrésistible, que créait la musique

plus tard, à l'intérieur du grand magasin, tandis que j'explorais les rayons en quête d'un sac à main pour ma mère, un cadeau que je voulais lui faire pour son proche anniversaire, le soixante-dix-neuvième, la musique me poursuivait toujours, mais je ne savais plus si je l'entendais réellement, ou si elle m'avait à ce point contaminé, pénétré, que c'était en moi que maintenant elle jouait, tonitruait, gémissait et triomphait

je ne ressentais plus qu'amour pour tous les autres, ceux qui avaient fait cercle avec moi, là dehors, ce matin

ma mère, je la vois sautillant vers la porte de son pas raide et court, elle s'est voûtée et tassée. Cette résidence pour personnes du troisième âge est son nouveau logement, moderne et froid, ce logement donne une impression de grisaille à force d'être fonctionnel, mais peut-être n'est-ce dû qu'à la moquette grise et à la relative pénombre, bien que du côté de la terrasse la paroi soit entièrement vitrée, la salle de séjour n'est claire que lorsque le temps est vraiment radieux ; la maison est située en dessous du pont de la Halle aux Blés, au milieu des arbres il est vrai et dans un environnement absolument royal, mais on ne peut dire qu'il y fasse clair. Mère veille en outre à ce que son logement soit aussi propre et impersonnel que si, au lieu d'en être la propriétaire, elle n'y était que préposée au maintien du bon ordre et de l'hygiène ; dans la salle de bains, la cuisine avec tous ses placards et ses tiroirs incorporés, rien ne traîne qui permettrait de conclure à une présence humaine ; en vérité, c'est la peur qui se lit sur le visage de ma mère et qui ressort de ses paroles, peur de faire du vacarme, peur du bruit en général. Avec cela une gentillesse appuyée, presque servile, envers les autres occupants de cette cité du troisième âge, je ne sais s'il s'agit de

timidité, d'une forme d'avilissement. Chaque fois qu'elle s'approche à petits pas, toute raide et voûtée, qu'elle ouvre la porte de ce studio qui paraît vide en dépit de tout son mobilier, absolument aussi vide qu'un garage, sa surprise elle-même est ou semble mensongère ; je ne sais si elle se rend vraiment compte que j'ai fait tout ce voyage pour la voir, ou si elle s'imagine par hasard que je suis là à demeure ; ce serait tout de même affreux si tel était son état mental, ou serait-ce une délivrance ? Cette décoloration progressive, ce limogeage, cette mise au rancart

c'est bien que tu sois venu, tu es vraiment mon seul rayon de soleil, dit-elle, et ses yeux s'embuent de larmes : tu sais, je n'ai plus qu'une envie, c'est de rentrer chez moi, ah, si je pouvais disparaître… Mais qu'est-ce qui te prend voyons, est-ce que tu as des problèmes ? Tiens, fais-moi un café, je m'efforce de plaisanter, mais la voilà qui revient déjà avec une cafetière pleine, quelle odeur, quel goût étrange il a, dis-je, et aussitôt je regrette ma phrase malencontreuse car déjà une sorte d'entêtement ou de colère monte en elle, la voilà derechef qui trottine vers la cuisine pour me montrer la boîte ; du Nescafé, mon Dieu, et elle n'a pas lésiné sur la dose, est-ce le grand âge, me dis-je, mère qui était autrefois si fière de son café ; elle revient maintenant avec une coupe garnie de biscuits à l'aspect poussiéreux, voire plâtreux, qu'elle pose à côté d'un horrible bouquet

de fleurs séchées et du compotier où se ratatinent des oranges et des pommes

nous voici installés face à la baie vitrée, devant le joli petit guéridon aux pieds Biedermeyer, à côté des sièges Biedermeyer, et je remarque tout de suite qu'elle n'a pas l'habitude d'être assise à cette place ; tu t'obstines toujours à ne pas utiliser le coin-repas, mère, lui dis-je, voyant que tout a l'air si neuf, elle reconnaît qu'habituellement elle prend le petit et même le grand déjeuner à la cuisine, sur l'élément, tu sais, l'élément du bloc incorporé, comme ça je peux débarrasser immédiatement, je ne perds pas de temps ; mais tu as le temps ma petite maman, dis-je, pourquoi ne t'installes-tu pas confortablement, tu as vraiment tout le temps. Non, dit-elle, et son visage arbore à nouveau cette expression hostile, butée et méfiante, elle ne va pas tarder à se plaindre, à bouder : non, mais qu'est-ce que tu t'imagines, je me lève tous les matins à six heures pour nettoyer la cuisine et l'appartement, après avoir fait mon lit, ta mère est une personne qui a travaillé toute sa vie, beaucoup trop, l'entends-je dire ; et à présent, je me rends compte qu'une curieuse odeur de renfermé règne dans l'appartement, je me surprends à penser : elle ne doit pas avoir bien souvent l'occasion de se laver à fond, avec ses jambes à vif, ces jambes qui suppurent toujours un peu ; elle les emmaillotait soir et matin dans des bandages et des compresses à la pommade,

c'est sûr, avec des jambes comme ça, elle ne doit guère utiliser la douche ultramoderne, pourquoi se doucher d'ailleurs, me dis-je, et voici que sur sa belle tête rapetissée, j'aperçois une sorte de protubérance, juste en dessous de la chevelure intacte et maintenue par un chignon, oui, j'ai l'impression de découvrir un embryon de corne sur son front, mais peut-être est-ce l'expression têtue, bornée, qui me suggère et me fait miroiter cette image

je m'assieds sur le lit, le mot sofa conviendrait mieux, je ne sais plus quoi dire. Dans cette pièce couleur muraille, assis en face de ma petite mère muette, je me sers des biscuits poussiéreux, bois la lavasse dans les belles tasses anciennes, des tasses anglaises noires et ornées d'un décor doré, puis nous sortons sur cette terrasse inutilisée, vierge de toute fleur ou plante, devant la terrasse s'étale une pelouse avec de grands arbres séculaires et, dominant le tout, c'est l'envolée des piliers et des arches du vieux pont en fonte qui assombrit et enténèbre le paysage, au point que l'on ferait mieux d'allumer la lumière. Je mets la radio.

Se dégourdir la plume, tel est le nom que je donne à ce travail de notations qui est mon occupation quotidienne, je pourrais aussi bien employer le mot s'échauffer. Je m'échauffe pour ne pas me rouiller, pour me maintenir en état de marche. Ou s'agit-il simplement d'échapper

à cette liberté, à ce vide atroce ? Je suis à Paris, mais je vis dans cette pièce étroite comme une alvéole et le temps s'écoule. Je guette. J'attends que quelque chose remue. Comme le busard qui tourne en rond au-dessus d'un paysage grisâtre et dès que quelque chose remue, fond dessus et s'efforce de le saisir dans ses serres. Il faut que cela aille vite, aussi vite que le fil de ma pensée, un peu à la manière d'un vol en piqué, sinon je ne me déciderais jamais à commencer. Je me fixe un but et je démarre. Au départ, cela se passe comme pour un sportif qui mesure ses forces afin de franchir, toute énergie déployée, le parcours d'obstacles. Je me saisis de mon petit tas de faits divers, d'expériences vécues, voire d'imaginaire, et je le lance à toute vitesse aussi loin que possible. Il cristallise dans le bouillon du langage. J'examine le résultat. C'est comme lorsque l'on fond du plomb ; je me coule en mille figurines dans le vide de mes journées, au milieu de ma chambre-alvéole et de ce Paris gigantesque qui s'étale autour de moi, ce Paris où "la vie" se terre ou se perd. Comme le sportif, je me précipite sur ma machine et je m'en délivre, si possible d'un trait, d'une seule phrase, peu importe laquelle. Peu importe ? Non, il faut bien qu'il y ait au départ une amorce. Un éclair ? Peut-être, mais à la manière du poisson qui jaillit hors de l'eau. C'est beau, le saut du poisson, un simple reflet argenté dans l'air et tout est terminé. Il

peut s'agir également de quelque chose que j'ai glané dans la rue ; rentré à la maison je ne cesse d'y penser, je songe à ce que j'ai glané ou peut-être tout bonnement à ce saut de poisson qui s'est déroulé dans mes pensées, au cours de la promenade, cette sorte d'éclair, cela tout en m'affairant dans l'appartement ou en fourrageant dans la cuisine afin de repousser à tout prix le moment fatidique, celui où je devrai me mettre au travail, mais je finis par m'asseoir, je me précipite sur ma machine et sur ma feuille blanche. Si je procédais autrement, je ne commencerais jamais. L'angoisse ? L'angoisse, dans cette chambre-alvéole, avec vue sur la cour.

La cour. Elle me montre des murs crevassés, d'un blanc sale, des fenêtres. En dessous, séparées par des clôtures métalliques, des petites parcelles de cour, des jardinets cimentés avec des bacs de plantes, des bicyclettes en train de se rouiller, des détritus. En dessus, un morceau de ciel, découpé en forme de polyèdre. Mon vis-à-vis : le vieux aux pigeons.

J'entends les piaillements du nourrisson. Et les trilles, les gazouillis, le ramage des oiseaux en cage. Des oiseaux chanteurs, le registre de leur chant va d'une susurration rappelant celle des moustiques aux trémolos les plus vibrants en passant par toute la gamme des coups de sifflet, charmeurs, isolés et en série, des roucoulades et des airs de flûte.

Et dans les piaillements de ce nourrisson, il y a véritablement une sorte de râle désespéré ; on perçoit l'effort de volonté et l'impuissance du petit corps couché sur le dos, devenu cramoisi à force de trépigner, et dont l'unique moyen de défense est précisément ce râle que les sanglots finissent par étouffer.

Et tout à l'heure, l'homme aux pigeons a recommencé à vociférer contre sa vieille. On allait presque en venir aux voies de fait lorsqu'elle a fermé brusquement la fenêtre. C'est toujours lui qui commence, sous les prétextes les plus futiles, il est l'éternel ronchonneur, il ne s'arrête qu'au moment où elle se lance à son tour et lui donne la réplique de cette voix typiquement française que l'on connaît par les chansons, une voix qui semble sortir de sous les jupons. Il se donne beaucoup de mal pour couvrir le son de sa voix, mais on devine tout de suite que c'est elle qui aura le dernier mot.

Il est assis juste en face de moi, je peux voir tout ce qui se passe dans sa chambre, de l'autre côté de cette cour en forme de puits, et lui aussi me voit à ma table, il me voit même beaucoup mieux car, habitant un étage au-dessus, il plonge littéralement sur moi. Dès le premier jour, depuis que je vis ici, cela fait donc des années, je l'aperçois, toujours assis de profil à sa fenêtre ouverte ou mi-close, parfois derrière le rideau tiré, petit vieux tout gris avec ses cheveux couleur paille